

DERRIÈRE LES ORS ET LES SOUTANES

Une surprise argentine ?

**À LA LOGGIA.**

C'est un homme simple qui est apparu au balcon le soir de son élection. Comment abordera-t-il la tâche de réformer l'Église ?

Un premier pape extra-européen, élu rapidement, réputé pour son côté humble et attentif aux pauvres. Autour de la place Saint-Pierre, le 13 mars au soir, certains manifestaient leur étonnement. Mais l'élection de Mgr Bergolio est-elle si imprévue ? Face aux chantiers mis sur la table par les cardinaux lors des Congrégations générales, il aura en tout cas fort à faire...

Si le Premier ministre belge était élu et non nommé, et s'il n'était pas choisi par les citoyens mais par un collège de personnalités en grande partie sélectionnées par les Premiers ministres eux-mêmes, Élio di Rupo n'aurait-il pas tendance à ne nommer de grands électeurs que parmi les socialistes ? C'est fort probable. Dans l'Église catholique, c'est un peu la même chose. Même si l'élection n'est pas « politique », espérer qu'un Collège de cardinaux nommés par Benoît XVI et Jean-Paul II choisisse parmi ses pairs un personnage révolutionnaire hors de leurs normes est accorder beaucoup de confiance au Saint-Esprit. Or, une élection pontificale est aussi, quoi qu'on en dise, affaire de stratégies, pas nécessairement personnelles mais qui reflètent plutôt les perceptions que les uns et les autres ont du meilleur candidat possible. Pour faire pro-

gresser, stagner ou régresser l'institution fondée par Jésus-Christ.

IMPRÉVISIBLE ?

Au sein d'un Collège de cardinaux en beaucoup de points assez semblables, on disait cette fois le jeu assez ouvert, aucun dauphin n'ayant véritablement été désigné. La liste des papabile était longue. Et, à première vue, le cardinal Bergolio ne figurait pas en tête. L'homme, qui sait se montrer modeste et humble, est davantage connu comme pasteur que comme gestionnaire. Mais c'était un peu vite mettre de côté que, lors de l'élection du pape précédent, il avait été le principal outsider de Joseph Ratzinger, comme l'ont révélé des « fuites » d'après-conclave. Sans Bergolio, Benoît XVI aurait été choisi encore plus vite... Et c'est aussi ne pas savoir que, lors la vacance du pouvoir à la

mort de Jean-Paul II, c'était Bergolio qui assurait en quelque sorte l'intérim...

Même s'il est homme de terrain, le nouveau pape n'est donc pas étranger aux affaires romaines. Mais, face aux héritiers de la culture Ratzinger que l'on voyait déjà sur le trône de Pierre, il représente une sorte d'alternative. Sur la forme, il ouvre le jeu. Avec lui, l'Europe perd le privilège pontifical, les Jésuites ont leur pape, et une image de pauvreté évangélique entre dans les ors vaticanesques. Oser s'appeler François est plus que révélateur. L'Église pourrait-elle, à son exemple, choisir de réellement devenir servante et pauvre ? Sur le fond de la doctrine, par contre, inutile de trop espérer du nouveau pape : il est sur la même longueur d'ondes que son prédécesseur. Si on peut toujours rêver que la tendance « restauratrice » à l'œuvre à Rome depuis une trentaine d'années connaisse avec lui une évolution. Mais sans trop y croire...

FOSSÉ

Expérimenter la vacance pontificale en direct de Rome confirme en tout cas le fossé qui sépare les hautes sphères de l'institution catholique du vécu des Églises et des communautés locales. Ici, le temps semble s'être arrêté aux premiers jours du dernier concile. Bien sûr, on daigne y célébrer la messe « face au peuple ». Mais voir des prêtres en civil est chose exceptionnelle. Au pire, ils portent ici le clergyman avec col romain. Mais, pour bien se faire voir, mieux vaut revêtir la soutane, si possible portée avec une large ceinture rouge et, quand on peut, quelques boutons ou revers de même couleur. Évêques et cardinaux ne revêtent pas à Rome des habits ordinaires. Arrivant à une session qui précéderait le conclave en vélo, et vêtu de manière ad hoc, le cardinal français Barbarin avait fait sensation : pour ses collègues comme pour la presse, il avait tout d'un extraterrestre. Être clerc signifie bien, à Rome, se distinguer du reste du monde. Et en être fier.

Lorsqu'il s'agit de communier, impossible de tendre les mains. Même si l'on est Américain, abbé en clergyman et que cela se passe à la basilique St-Pierre. Immanquablement, le prêtre de service vous forcera à montrer la langue. Même si les catholiques du monde entier partagent de main à main le corps du Christ, au Vatican on ne badine pas avec les symboles. Et inutile de croire ici à la richesse des langues vernaculaires au sein de l'Église : au Vatican, on parle au mieux italien, et si possible plutôt latin. La démission de Benoît XVI n'a-t-elle pas été prononcée dans cette seule langue ? Depuis lors, les points de presse quotidiens se tiennent en italien, sans traduction simultanée. Les propos sont juste résumés en anglais et en espagnol. Et, comme il se doit, les grandes célébrations ne se déroulent qu'en latin, avec rituel en grégorien pur et dur, style années 1950. Dire que les catholiques de tous les continents présents à ces célébrations y participent de tout leur cœur serait donc fortement exagéré.

VICTOIRE À LA PYRRHUS

Tout cela serait-il simplement typiquement italien, comme le nombre paradoxalement élevé d'électeurs de ce seul pays parmi le collège des cardinaux ? Au cœur de l'Église universelle, ces pratiques ne cessent en tout cas de conforter l'idée qu'il y a loin du Vatican aux quatre coins du monde. Et que, même avec un pape sud-américain, l'écart entre ce monde pontifical et la vie de la base de l'Église risque, sauf miracle, de ne pas beaucoup rétrécir.

L'élection d'un pape pasteur, qui a certes su gérer une Église locale mais n'est pas un grand administrateur, peut aussi être vue comme une

victoire de la curie romaine. À son âge et avec son profil, François 1^{er} aura-t-il le courage de s'atteler à la refonte de son administration ? Dans une institution où règne d'ordinaire l'omerta, la loi du silence, le départ de Benoît XVI avait, notamment à ce propos, permis que les langues se délient et avait eu un effet cathartique sur les sessions des Congrégations générales qui ont précédé le conclave. Tous les prélats avaient voulu s'y exprimer, et pas toujours en termes policés. En dix sessions, plus de 160 interventions de cinq minutes avaient été présentées. Selon ce qu'on peut en savoir, les cardinaux ont bien sûr parlé pédophilie dans l'Église. Et ils n'ont pas été tendres vis-à-vis de l'administration du Vatican, sur laquelle règne la toute puissante curie. Un cardinal américain a osé demander si son but était de servir l'Église ou de se servir elle-même. La situation de la banque du Vatican, pudiquement appelée « Istituto per le Opere di Religione » (IOR) a été dénoncée. On a demandé qu'elle adopte dorénavant les préceptes des grandes organisations financières mondiales. Notamment dans ces affaires, le rôle de la « vieille garde » incarnée par les deux présidents du collège des cardinaux, Mgr Sodano et Bertone, a été montré du doigt. Des cardinaux africains et asiatiques ont dénoncé l'attitude supérieure et hautaine du Vatican à l'égard des Églises locales. À ce propos, le cardinal allemand Kasper a réclamé une gouvernance plus horizontale de l'Église, avec plus de collégialité. Selon ce qui a transpiré des débats, le cardinal aurait dit : « *L'Église doit se libérer du centralisme romain.* » « *Un centre fort ne signifie pas automatiquement 'centralisme'* », aurait-il conclu.

INDÉPENDANCE ?

Un vent d'autonomie avait donc soufflé sur cette sorte d'Assemblée libre d'hommes pourtant proches de l'ancien souverain pontife. Il restera toutefois à voir dans quelle mesure ces moments de libération oratoires seront suivis de conséquences concrètes. Certains espéraient que le successeur de Benoît XVI soit chargé de « mettre de l'ordre dans la baraque », en passant moins son temps à affirmer des vérités éternelles qu'à rénover une administration incontrôlable. Ni l'un ni l'autre ne semblent la tasse de thé de François 1^{er}. Par contre, peut-être pourrait-il accorder davantage d'indépendance aux conférences épiscopales ou aux synodes régionaux. Car il doit être conscient que, même s'il est universel, le catholicisme n'en est pas moins inculturé. Et, d'expérience, il sait que mondialisation et culture font rarement bon ménage...